

bolistes par l'idée. Quand ils ne s'égarent pas, ils doivent aboutir au même résultat, qui est de rendre son *vrai* sens à une langue qu'on ne comprenait plus.

Ainsi ces deux doctrines, dans ce qu'elles ont de *vrai*, s'entr'aident et se complètent au lieu de s'exclure. Elles ne sauraient non plus rejeter entièrement l'école historique, l'évhémérisme, sans se mettre dans l'impossibilité d'expliquer les détails locaux qui fixent sur un sol déterminé une notable partie des fables, de celles au moins qui forment les couches secondaires de la mythologie. L'analyse du mythe d'Io nous a montré aussi que les fables de plusieurs peuples pouvaient se souder pour n'en former plus qu'une, et que la science a le droit de rechercher par voie de comparaison ces influences étrangères. Par là se trouve établi ce qui était le second objet de notre travail, que toutes les écoles mythologiques peuvent avoir leur part, une part légitime, dans l'explication des mythes, de quelques-uns au moins ; que tous les systèmes sont vrais si on les ramène à leurs justes limites, qu'ils ne deviennent faux qu'en voulant être seuls vrais.

Dans la science des religions comme dans toutes les autres, l'esprit d'exclusion est une source certaine d'erreur. L'éclectisme ne saurait aller jusqu'à concilier ce qui est vraiment contradictoire ; mais il montre souvent, et c'est là son mérite, que la contradiction n'est qu'apparente, et qu'elle cesse du moment où les vérités qui semblaient s'exclure sont réduites à leurs véritables termes. Nous serions heureux si les recherches qui précèdent suffisaient à démontrer qu'il a un rôle dans la science des mythes ; et, en éclairant un point spécial, à mettre en pleine lumière ce qui est plus important, une question de méthode applicable à tous les problèmes de la mythologie.